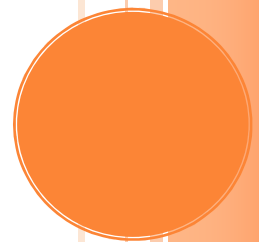


OUVERTURES

*Revue internationale de philosophie, théologie et
psychanalyse*

31-09-2014



Diagnostic : Différends? Ciel!

Jean-Jacques Pinto

Jean-Jacques Pinto

titulaire d'un Doctorat en médecine et d'un Certificat de spécialité en psychiatrie" Psychanalyste en cabinet privé à Marseille, Bouches-du-Rhône, France. Enseignant en psychologie, psychanalyse à l'Université du Temps Libre Aix-Marseille. Enseignant en psychiatrie à l'Institut Supérieur d'Ostéopathie d'Aix-en-Provence

Cet article, qui se veut lisible aux non-analystes, se propose de parcourir en quatre temps la problématique offerte à notre réflexion : deux temps (de rang impair) d'analyse de l'argument qui en fournit le contexte, et deux (de rang pair) de propositions présentant nos vues sur ce que pourrait être la teneur du discours analytique dans les prochaines années.

Après cette introduction, un premier parcours réexaminera point par point mais informellement l'argument de J.-P. Journet en montrant que chacune de ses propositions peut donner lieu à un commentaire "bifide" à même de *servir* ou de *desservir* le discours analytique. D'où l'intérêt du "*diagnostic différentiel*" évoqué dans notre titre, qui fait entrevoir les pièges que *l'homonymie* peut tendre à ce discours.

Puis, pour préparer un second balayage qui ne s'en tienne ni à la *doxa* analytique, ni aux opinions même autorisées de nos *ténors* et *seniors*, il sera proposé deux tentatives de redéfinitions ("*apophatique*" et "*réursive*") de ce qu'est l'analyse, ainsi que des outils méthodologiques fonctionnant en aval de ces redéfinitions pour déjouer les embûches de l'homonymie "*externe*" et "*interne*" (à partir d'un syllogisme pouvant faire consensus).

Le troisième temps sera fait justement de ce second balayage de la problématique, dont les éléments seront reconsidérés et analysés plus méthodiquement : "diagnostic différentiel *externe*" entre le discours analytique et les discours psychologique, philosophique, sociologique et celui de la science moderne ; et "diagnostic différentiel *interne*" portant sur l'intrication entre avancées théoriques des analystes et survivance à *répétition* d'éléments fantasmatiques...

Enfin une quatrième partie exposera propositions et perspectives résultant de ces analyses (*principe d'économie* quant à la source des théorisations analytiques ; *dialogue* avec les autres champs, mais sans compromissions ; *relations spécifiques* avec le discours de la science), l'ensemble débouchant sur une invitation, au delà des *différends*, à renouveler sur certains points la teneur du discours analytique...

I. Notre premier balayage de la problématique reprend pas à pas sous l'angle du « *diagnostic différentiel* » l'argument proposé. Il accepte le risque de faire résonner quelques banalités (aux oreilles des analystes), son but étant non de produire une pensée originale, mais de dégager des lignes qui seront épurées, logicisées dans un second temps, tout en demeurant intelligibles aux non-analystes.

• « *La psychanalyse se définit comme une pratique clinique* ». Ce mot, *clinique*, est justifié par l'étymologie puisque l'analysant est allongé sur l'équivalent d'un lit, mais il ne s'agit évidemment pas d'un lit d'examen : la clinique analytique est une clinique de la parole “en transfert”. Le Dupin “analyste” dans *La lettre volée* de Poe intervient dans une autre dimension que la spatialité qu'explore en vain, *médicalement*, la police ¹ :

Regardons en effet de plus près ce qui arrive aux policiers. On ne nous fait grâce de rien quant aux procédés dont ils *fouillent* l'espace voué à leur investigation, de la répartition de cet espace en volumes qui n'en laissent pas se dérober une épaisseur, à *l'aiguille* sondant le mou, et, à défaut de la *répercussion* sondant le dur, au *microscope* dénonçant les excréments de la tarière à l'orée de son forage, voire le bâillement infime d'abîmes mesquins. À mesure même que leur réseau se resserre pour qu'ils en viennent, non contents de secouer les pages des livres à les compter, ne voyons-nous pas l'espace s'effeuiller à la semblance de la lettre ?

Le problème que peut alors poser le terme *clinique*, joint aux métaphores médicales que sont *cure*, *traitement*, *guérison*, et au maintien – de Freud aux modernes – des “nosogrammes” *névrose*, *psychose*, *symptôme* etc., est de prêter le flanc aux critiques en semblant placer l'analyse sur le terrain des soins, des thérapies, donc de l'efficacité médicale, de la quantification, de l'évaluation (par INSERM ou autre), là où existe une efficacité *d'un autre ordre*, où la “guérison de surcroît” vient se greffer sur un succès *d'un autre type*...²

1 Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, 923 p.

2 Refus de la surenchère évaluative ne veut pas dire rejet de critères qualitatifs...

• « *Cette référence clinique est la seule chose à partir de laquelle peut être élaborée la théorie analytique, la “métapsychologie”* ».

Certes, seule l'expérience engendrée par le couple *association libre / non réponse* peut déboucher par induction sur des lois empiriques, et par des monographies exhaustives sur une articulation fine des logiques inconscientes.

Mais ne voit-on pas encore trop souvent l'analyste négliger « l'affermissement en lui volontaire de sa nescience quant à chaque sujet venant à lui en analyse, de son ignorance toujours neuve à ce qu'aucun ne soit un cas » (Lacan, *ibidem*) pour, à l'inverse, plaquer telle grille théorique préalablement apprise sur le vécu et le matériau verbal de la séance, et chercher à retrouver le cas d'école qui renforce la parole des maîtres – depuis le “c'est le Surmoi” étiquetant tel personnage sévère d'un rêve jusqu'au “c'est spéculaire” adressé en supervision à un de mes confrères ?

• « *Même si cette théorie doit être prête à tous les changements comme elle le montre régulièrement, les choses vraiment nouvelles sont particulièrement rares concernant la constitution psychique de l'humain, et la répétition dans l'expérience pratique fonde la répétition dans la théorie* ».

La répétition venue du *réel* de l'expérience, indéniable, répétition éventuellement formalisée, peut (*diagnostic différentiel*) se voir concurrencée par une répétition “névrotique” dans le discours des analystes, répétition venue du *fantasme* (soutien du désir) donc relevant de l'automatisme de répétition :

“La voix de la raison est basse – dit quelque part Freud –, mais elle dit *toujours la même chose*”. Ce qu'on ne fait pas comme rapprochement c'est que Freud dit exactement la même chose du *désir inconscient*. À lui aussi sa voix est basse mais son *insistance* est *indestructible*.³

• « *Or seule cette théorie se déploie et s'exprime dans un discours public* ».

En effet : secret professionnel, technique et éthique analytique ne permettent pas la divulgation, sauf par fragments anonymisés, du contenu des séances. Voici le rappel inséré, dans un article sur l'analyse du fantasme *hors situation analytique*, pour écarter tout travail sur le “matériau” analytique lui-même :

3 Jacques Lacan, *Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.

Les productions verbales obtenues par l'association libre soulèvent des objections [...] éthiques et pratiques, quant au traitement du matériel obtenu en séance d'analyse [...].

Les objections éthiques : on ne peut enregistrer les patients sans leur accord ; or le fait de se savoir enregistré modifie nécessairement le cours de l'association libre ; et le secret professionnel interdit de publier intégralement le relevé des séances : l'identité du patient pourrait se révéler même s'il n'est pas explicitement nommé.

Les objections pratiques : la constitution du corpus va contre la technique analytique elle-même.

– l'“attention flottante” est requise chez l'analyste : s'il notait exhaustivement le discours du patient, les “arbres” que livre le mot à mot masqueraient la “forêt” de telle ou telle configuration significative.

– la règle d'abstinence impose à l'analyste de ne retirer aucune contre-partie autre que financière de l'écoute de ses patients ; le texte des séances posé en objet de connaissance et source éventuelle de prestige et de reconnaissance y contreviendrait.⁴

Mais précisément sur ce déploiement théorique, le seul autorisé, vont influencer pour le meilleur et pour le pire certaines contraintes liées tant au discours public qu'à la personnalité des discoureurs. Elles sont de trois sortes :

– volontaires, conscientes : analogiques, pédagogiques, voire *protreptiques* : J.-C. Milner⁵ rappelle que pour Platon et Aristote on distingue l'enseignement *exotérique* (adressé à ceux qui sont *hors* de la philosophie), et l'enseignement *ésotérique* (adressé à ceux qui sont *dans* la philosophie). Dans les écrits et séminaires analytiques exotériques, il peut y avoir de la protreptique (“discours pour exhorter”), procédure discursive qui a pour fonction d'arracher le sujet à la *doxa* pour le tourner vers la *theoria*. Son ton et son style peuvent “éveiller” – ou seulement séduire en prêtant à imitation, ses analogies peuvent inciter à la réflexion – mais “comparaison n'est pas raison”, et ses exemples pourtant *détournés* peuvent être à tort pris à la lettre (tels les philosophes convoqués par Lacan) ;

– involontaires : il n'est pas possible d'avoir tout lu ; certaines notions peuvent n'être repercutées que par oui-dire et filtrées à leur insu par la “réalité psychique” des disciples, comme le souligne Jacques Sédal à propos de la *pulsion de*

4 Jean-Jacques Pinto, *Linguistique et psychanalyse : une approche logiciste*, *Marges Linguistiques* n°8, sous la direction de Michel Arrivé et Izabel Vilela (pp. 88-113), Revue électronique, 2004 [Lien direct vers l'archive : <http://t.co/enKhikNh>].

5 Jean-Claude Milner, *L'Œuvre claire*, Paris, Seuil, 1995.

mort : « La prédiction de Jung⁶ reste donc d'actualité : faute de travailler sur les textes mêmes, nombre de psychanalystes continuent à vénérer les erreurs "comme des reliques"... »⁷ ;

– enfin certaines influences sur le discours public œuvrent consciemment dans le sens d'un arrivisme dont les racines, elles, restent inconscientes :

Pour l'analyste au contraire, tremper dans les procédés dont s'habille *l'infatuation universitaire*, ne vous rate son homme (il y a là comme un espoir) et le jette droit dans une bourde comme de dire que "*l'inconscient est la condition du langage*" : là il s'agit de *se faire auteur* aux dépens de ce que j'ai dit, voire seriné, aux intéressés : à savoir que "*le langage est la condition de l'inconscient*".⁸

Le *mathème*, avec sa recherche de transmissibilité intégrale, a été la tentative de Lacan pour solutionner ces deux derniers problèmes.

• « *Elle pourrait alors apparaître dans la culture comme une théorie d'une autre époque sous les charges dont elle est l'objet* ».

Ici encore se présentent deux possibilités quant à l'expression "*d'une autre époque*" :

– la reprise dans la culture d'arguments épistémologiques valides faisant état de la péremption d'une théorie à tel point dépassée qu'on ne pourrait même pas, comme Newton dans Einstein, l'inclure au sein d'une théorie plus vaste ;

– ou au contraire l'obsolescence injustifiée liée à un effet de mode "hystérique" qui brûle ce qu'il a adoré quelles qu'en soient les qualités. Or dans les sciences du langage le plus nouveau n'est pas forcément le plus fiable, et l'on y connaît des régressions : malgré ses succès incontestables en linguistique et ailleurs, le "bébé" structuraliste n'a-t-il pas été jeté, après 68, avec "l'eau du bain" d'une mode qui l'a méconnu en l'exhibant ?⁹

6 « Votre supposition qu'après mon retrait mes erreurs pourraient être vénérées comme des reliques m'a bien égayé, mais n'a pas rencontré de croyance chez moi. Je pense qu'au contraire les jeunes se dépêcheront de démolir tout ce qui n'est ni rivé ni cloué dans mon héritage. » Freud, Lettre à Jung (19 décembre 1909)

7 Jacques Sédot, *La pulsion de mort : hypothèse ou croyance ?*, Cliniques méditerranéennes 2008/1 (n° 77), Érès, Paris

8 Jacques Lacan, *Radiophonie*, in *Scilicet* 2/3 pp. 55-99, Paris, Seuil, 1970.

9 Jean-Claude Milner, *Le Périple structural - Figures et paradigme*, Verdier, Paris, 2008

• « *De fait, depuis sa fondation, la psychanalyse supporte de nombreuses critiques et a suscité résistances et doutes. Ne sont-ce pas ces mêmes critiques et ces mêmes doutes qui se répètent aujourd'hui ?* ».

Doutes et critiques sont légitimes dans l'évolution de la connaissance, si l'on évite le Charybde du *relativisme cognitif* et le Sylla du *dogmatisme* avec sa (mauvaise) foi. Ils ont été la source d'avancées pour la psychanalyse elle-même (exemple de Lacan critiquant *l'annafreudisme*). Et si résistances il y a, mieux vaudrait en démontrer précisément les mécanismes et apporter ainsi de l'eau au moulin de la théorie, plutôt que d'en invoquer l'existence uniquement pour discréditer les contradicteurs (ce qui justifierait la critique épistémologique d'un Karl Popper)...

La théorie psychanalytique dans sa multiplicité n'est pas exempte de dogmes, de non-doutes, de résistances alimentant ses dissensions internes. Sur la question soulevée, le *diagnostic différentiel* consiste à faire le départ, comme plus haut, entre les critiques et doutes *destructeurs* se répétant parce qu'ils relèvent de résistances "névrotiques" caractérisables, et les critiques et doutes se répétant du fait de l'incapacité partielle de la psychanalyse à se pencher sur certaines de ses contradictions, et à porter elle-même en son sein le fer d'une critique... *constructive* !

• « *Par exemple, la psychanalyse subit actuellement les assauts d'une partie des neurosciences et des sciences cognitivo-comportementales, et aussi bien de certains politiques, penseurs et intellectuels* ».

– Il est bon d'avoir précisé "une partie des neurosciences", puisque effectivement, aux deux approches "mixtes" et fort contestables que sont la *neuroplasticité* de F. Ansermet et P. Magistretti et la *neuropsychanalyse* participent des neuroscientifiques qui ne rejettent pas la psychanalyse. Sans pouvoir ici nous étendre sur ce sujet, disons que dans une conférence sur la question¹⁰ nous argumentons pour la quatrième option présentée dans le tableau ci-dessous ("il y a deux objets *différents* et complémentaires explorés par deux modalités *différentes* et complémentaires de la démarche scientifique") :

10 Jean-Jacques Pinto, *Psychanalyse et Neurosciences*, Conférence publique au théâtre Comoedia d'Aubagne ("*Mardis scientifiques d'Aubagne*") le mardi 8 novembre 2011, résumé en quatre pages disponible ici :

<http://hal-univ-diderot.archives-ouvertes.fr/docs/00/79/81/38/PDF/Psychanalyse-neurosciences.pdf>

| | <i>INCOMPATIBILITÉ</i> | <i>COMPATIBILITÉ</i> |
|---------------|--|---|
| UN SEUL OBJET | un seul objet par réductionnisme car l'autre objet et l'autre approche sont disqualifiés | un seul objet sous deux angles différents neuroplasticité, neuropsychanalyse |
| DEUX OBJETS | Deux objets différents, donc deux approches incompatibles (Chaperot, Celacu et Pisani) | deux objets et deux approches différents et complémentaires |

Dans cette optique, les attaques de certains neuroscientifiques contre la psychanalyse sont aussi absurdes et vaines que le seraient celles d'électroniciens en mal d'introuvables "circuits grillés", s'en prenant aux *analystes-(dé)programmeurs* qui cherchent certains dysfonctionnements dans le *programme* importé plutôt que dans la *machine* qui l'effectue...

– Pour ce qui est des sciences cognitivo-comportementales, elles semblent dans leur simplisme être en retard d'une guerre, et ne pourraient espérer légitimement atteindre la psychanalyse qu'en ayant déjà réussi à "passer sur le corps" de la linguistique, de l'argumentation et de la rhétorique, sans compter la simple observation "sociologique" !¹¹

11 En effet on peut leur objecter ce qui suit (extrait de notre article *Fantasme, Discours, Idéologie - D'une transmission qui ne serait pas propagande* in *Topique* 2010/2 n° 111 intitulé "Violence ou persuasion", L'Esprit du temps, Paris, 2010) :

« L'explication des conduites humaines par le conditionnement est caduque [...], et ce pour trois raisons principales :

– Le réflexe conditionné qui permet l'apprentissage animal finit par s'éteindre s'il n'est pas entretenu.

– Il procède du code (relation biunivoque entre le stimulus et la réponse) et non du langage qui, fondamentalement ambigu et plurivoque, est doté de possibilités combinatoires quasiment infinies.

– Il ne saurait aller vers la recherche du déplaisir [...] exception faite des espèces domestiques qui présentent des ébauches de névrose. Or l'humain peut courir à sa perte en se remettant dans les mêmes impasses, mu par quelque chose "de plus fort que soi" et qui ne s'éteint jamais : dans l'expérience analytique le désir inconscient est indestructible. Là où la mémoire animale servant l'adaptation au milieu utilise le souvenir pour éviter la répétition du déplaisir, la mémoire humaine est mise par le langage au

- Les penseurs et intellectuels qui s'en prennent à la psychanalyse sont connus, ainsi que leurs arguments, mais les attaques insidieuses de certains politiques sont souvent moins soupçonnées, et parfois dénoncées par des intellectuels pourtant fort hostiles à la psychanalyse...¹²

• « *Quelques auteurs s'attachent même ad hominem et ad personam à montrer comment le père de la psychanalyse aurait trafiqué voire manipulé ses résultats* ».

service de la répétition, même douloureuse – voire suicidaire (automatisme de répétition), l'oubli n'étant qu'apparent (refoulement).

C'est avec le *langage*, permis par la prématuration, donc la dépendance à l'adulte nourricier sans laquelle l'enfant ne pourrait s'intéresser au langage, qu'apparaissent chez l'homme deux nouveaux types de solutions adaptatives : les versants *cognitif* et *subjectif* de l'identification.

– La face “*connaissance*” de l'identification sert l'adaptation en fournissant à l'esprit humain des contenus mémoriels et des outils logiques qui le dispensent de devoir tout expérimenter, chaque génération disposant ainsi d'un savoir cumulatif considérable. [...] Ce savoir conscient ou préconscient est ouvert à la révision : si l'expérience le contredit ou si une argumentation le réfute, il pourra (en théorie) être questionné, remanié voire abandonné.

– Mais l'enfant n'apprend pas à parler avec un dictionnaire et une grammaire. Il est introduit dans l'ordre symbolique (le “grand Autre”) par le discours des “petits autres” que sont ses parents, discours où s'entrelacent inextricablement les connaissances et le désir. Impossible de s'y dérober quand on dépend vitalemment d'eux. [...] C'est là le point de départ de l'identification *subjective*, qui, quoique fille du langage, s'oppose par bien des traits à l'identification *cognitive*. *Inconscient, imaginaire et fantasme* font d'elle la face “*méconnaissance*” de l'identification. [...] Le savoir *cognitif* était révisable ; mais non le savoir *subjectif*, du fait qu'il est inconscient : rebelle à l'expérience et à l'argumentation critique, il fait le lit de toute croyance dogmatique. L'inquisition contre Galilée, le créationnisme contre Darwin, voilà, transposée à l'échelle de la société, la contradiction structurale entre identification *subjective* et identification *cognitive*, ces sœurs ennemies. »

12 Mikkel Borch-Jacobsen (Réponse à Sophie Bialek, *Le Nouvel Observateur*, 06-10-2005) : « Il se trouve en effet que j'ai réagi, par un mail envoyé le 24 décembre 2003 à Jacques Bénesteau (auteur de *Mensonges freudiens*), à l'invitation qu'il m'avait faite à participer à la remise du “Prix Lyssenko” décerné par le Club de l'Horloge à Elisabeth Roudinesco (le prix Lyssenko est attribué chaque année à un auteur ou une personnalité qui “a, par ses écrits ou par ses actes, apporté une contribution exemplaire à la désinformation en matière scientifique ou historique, avec des méthodes et arguments idéologiques”). Je reproduis ci-dessous ce mail, dont j'avais envoyé copie à un grand nombre de personnes, dont Elisabeth Roudinesco et Henry de Lesquen, président du Club de l'Horloge: “*Cher Monsieur Bénesteau, Je vous saurais gré de cesser de me faire parvenir la littérature du Club de l'Horloge, officine bien connue de l'extrême-droite française. En ce qui concerne mes rapports avec Elisabeth Roudinesco, il est de notoriété publique que je suis depuis de longues années en désaccord complet avec ses positions. Ceci, toutefois, ne saurait m'inciter à me rallier aux chemises brunes intellectuelles avec lesquelles vous avez jugé bon de vous associer. J'ai le plus grand mépris pour tout ce que représente le Club de l'Horloge et je ressens comme une insulte que vous ayez pu songer un seul instant que je m'associerais à cette provocation. Mikkel Borch-Jacobsen*”. Ce mail devait être lu plus tard par l'avocat d'Elisabeth Roudinesco, Maître Kiejman, lors du procès en diffamation intenté à celle-ci par Jacques Bénesteau et le Club de l'Horloge. »

Nous pensons qu'il importe de distinguer, au sein de ce genre de critiques :

– les attaques *ad hominem et ad personam* portant sur la vie privée de tel ou tel découvreur, attaques qui se disqualifient d'elles-mêmes puisque le savoir mis au jour s'affranchit, par son effet de vérité, de l'enveloppe "humaine, trop humaine" de son inventeur. Se livre-t-on à des investigations aussi poussées sur chacun des grands noms de la recherche scientifique ?

– la présomption de manipulation des résultats, dont l'enjeu est indéniable quant à la vérité historique, et à l'aura du personnage (notre opinion sur ce sujet n'est ni faite ni arrêtée), mais qui ne pèse en rien - comme le ferait un péché originel - sur la validité même du champ d'expériences inauguré, de la méthode analytique, et des résultats "thérapeutiques" ou non obtenus par les contemporains et successeurs de Freud.

• « *La psychanalyse est-elle "efficace" ? Peut-elle amener à une guérison des personnes qui font une analyse ? Cette pratique peut-elle encore avoir une pertinence, et à quelle condition ? Dans un contexte où de nombreuses sciences et d'enore plus nombreuses psychothérapies prétendent proposer une réponse plus rapide et plus efficace aux souffrances des personnes, que pose la psychanalyse ?* ».

Nous retrouvons ici l'ambiguïté potentielle liée aux métaphores médicales plus haut évoquées. Certes la *souffrance* est bel et bien vécue dans le *corps* (dans l'angoisse commune, et dans ces trois types de somatisation que sont les symptômes de conversion, les syndromes fonctionnels de l'angoisse chronique, et les symptômes psychosomatiques). Mais comme la solution s'obtient, sans toucher au corps, en désamarrant l'affect du nœud *verbal* auquel il s'est trouvé lié, le terme "guérison" entretient le malentendu par l'assimilation d'un automatisme *signifiant* à une atteinte *somatique*, malentendu que notre proposition de définition tente ici de dissiper (J.-J. Pinto, *Fantasme, Discours, Idéologie*, voir note 11) :

L'identification *subjective*, définie comme la *connexion signifiant-affect résultant d'une suggestion exercée par le parent sur l'enfant*, conduit graduellement d'une situation où plaisir et déplaisir étaient suscités par les *besoins* (chez le nourrisson) à une situation où c'est le *signifiant* qui a acquis le pouvoir de les convoquer (chez l'enfant plus grand qui, déjà repu et choyé, demande « raconte-moi une histoire », puis chez l'adulte, qui ne manquera jamais de ressources pour s'en inventer).

D'où suit (*ibidem*) le résumé que nous proposons quant à la pertinence de la pratique analytique :

Le transfert se définissant comme "temps de fermeture lié à la tromperie de l'amour", l'analyse, en réalisant sa dissolution, fait décroître l'idéalisation amoureuse et l'intensité de la demande d'amour [...]. Fidèle à l'étymologie, elle délue,

défait les liens, *désimaginarise* car « il y a du semblable, où s'institue tout ce qui fait lien : c'est l'imaginaire »¹³. Là où l'identification *subjective* reposait sur la *connexion signifiant-affect*, l'analyse déconnecte l'affect du signifiant (ainsi quand disparaît une phobie) [...]. Elle donne de l'autonomie au désir qui, chez le névrosé, s'était rivé à des objets anachroniques [...]. Dernière dépendance destinée à défaire les précédentes par la dissolution du transfert, l'analyse apporte la *contre-addiction*, et relance l'esprit critique. Mais l'autonomie qu'elle confère n'est pas "la Liberté", phare idéologique pour phalènes qui s'y brûlent : elle n'est que le passage d'un déterminisme familial périmé et aveugle aux déterminations actuelles, plus riches de possibilités, que régit un réel rendu plus supportable.

Cependant, même si l'on refuse de placer l'analyse sur le terrain fallacieux de la demande de guérison, et que l'on acquiesce globalement à la formulation « la psychothérapie ramène au pire », on peut ne pas mettre toutes les pratiques dans le même baquet mesmérien. Pratiquées par un analyste, une psychothérapie "d'urgence" devant une flambée symptomatique (... si elle ne gêne en rien une psychanalyse ultérieure), ou une "psychothérapie de psychotique" (quel autre terme employer ?) ne sont pas à rejeter. Et la cothérapie associant un prescripteur de chimiothérapie à un analyste peut s'avérer nécessaire dans ce dernier cas.

II. Il nous faut à présent, à partir des questions à réponse dédoublée recensées ci-dessus, et pour pouvoir en fin d'article proposer une réponse à la question « *Quelle peut être la teneur du discours psychanalytique en 2014 ?* », **amener deux tentatives de redéfinition** de ce qu'est l'analyse, ainsi que **deux outils méthodologiques** permettant un abord *logicisé* des pièges de l'homonymie "externe" et "interne".

A. Nos deux **tentatives de redéfinition** sont logiquement liées, et obtenues par "passage à la limite".

1. Définition *réursive* de l'analyse comme *pratique* :

Dans notre article (déjà cité en note 11), nous annonçons : « ... il nous semble pertinent, à condition d'avoir au préalable défini *fantasme*, de proposer une définition réursive de l'analyse comme pratique : *l'analyse, c'est l'analyse des fantasmes sur l'analyse...* ». La récurtivité permet entre autres de « définir un concept en invoquant le même concept ». Tel cet exemple célèbre de définition réursive chez Lacan : « Un *signifiant*, c'est ce qui représente un sujet pour un autre *signifiant* ».

13 Jean-Claude Milner, *Les noms indistincts*, Verdier, Paris, 2007

Or il se trouve que le mot *fantasme* peut être assez clairement défini :

– C'est un concept analytique élaboré sur la base d'une expérience "en amont", sur un matériel non montrable, donc non testable (les séances d'analyse) ;

– Il possède cependant une ébauche de formalisation : $\$ \diamond a$; et il peut recevoir une définition linguistique : J.-C. Milner¹⁴ rappelle que « selon la théorie freudienne, un fantasme se laisse toujours exprimer par une *phrase*, ou plus exactement par une *formule phrastique*, dont chaque variante répond en principe à un fantasme distinct [souligné par nous] » ;

– Enfin le fait que ce concept subsume une série d'occurrences verbales est corroborable "en aval", comme on le verra plus bas (par un outil méthodologique dont le matériel est montrable, donc testable ; les procédures d'analyse elles-mêmes sont par ailleurs testables et reproductibles par quiconque manuellement, et simulables informatiquement).

Le "passage à la limite" réside dans l'extrapolation d'énoncés provenant des analystes eux-mêmes :

[Freud] dira à Jones, à propos de Rank : "Il a déposé sa névrose dans une théorie". Ce qui témoigne qu'il savait différencier une théorie psychanalytique d'une théorie fondée sur la névrose d'un sujet, et un facteur personnel. Ne pourrait-on soutenir qu'avec *Au-delà du principe de plaisir*, écrit dans un contexte particulièrement difficile de son existence, Freud fait lui-même ce détour par le biologique qu'il avait si finement détecté chez Sabina Spielrein et Otto Rank comme étant des théories névrotiques ? N'aurait-il pas déposé alors, lui aussi, sa névrose dans une théorie ? (Jacques Sédat, voir note 7)

Dire "l'analyse, c'est l'analyse des fantasmes sur l'analyse" est une définition en *intension* (en compréhension).

2. Définition *apophatique* de l'analyse comme *théorie*, du discours psychanalytique :

L'adjectif *apophatique* est, selon Larousse, l'attribut « d'une théologie qui approche de la connaissance de Dieu en partant de ce qu'il n'est pas plutôt que de ce qu'il est ».

Notre définition propose de caractériser ce discours en procédant par élimination, *de dire ce qu'il n'est sûrement pas*, en dépit des homonymies *externe* (discours concurrents) et *interne* (fantasmes déposés dans des théories). Déjouer l'homonymie externe peut se faire en recourant à l'épistémologie, freudo-lacanienne ou non ; l'homonymie interne sera déjouée, elle, à mesure qu'un savoir guidé par l'exigence d'une analyse littérale identifiera les différents fantasmes dans ce qui se

14 Jean-Claude Milner, *Introduction à une science du langage*, Paris, Seuil, 1989.

donne à lire ou entendre. Cela apparaîtra plus clairement quand nous aurons proposé ci-dessous notre outil méthodologique, l'Analyse des Logiques Subjectives.

Dire “le discours analytique, c’est ce qui reste quand on a retiré ce qu’il n’est pas” est une définition par énumération, donc en *extension*, mais une extension en creux si l’on peut dire !

B. Les **outils méthodologiques** pour opérer ce nouveau balayage :

1. Pour déjouer l’homonymie *externe* entre le discours psychanalytique et les discours “voisins”, une démarche épistémologique, qu’elle soit ou non freudolacanianne, peut être sollicitée :

Il est deux manières de reconnaître la figure d’un objet. On peut partir de l’intérieur de cet objet et, par une loi ou une composition de lois, en générer les contours. Ainsi fait le géomètre, traçant un cercle ; ainsi fait le linguiste, construisant une grammaire. On peut aussi partir des côtés et de l’extérieur ; prendre en compte la présence des corps voisins ; établir comment ces corps, par leur disposition latérale, déterminent la forme d’un espace où se loge l’objet. Ainsi font les fleuves et les villes, matériellement organisés par les obstacles qui les enserrent et les ignorent. C’est ici la seconde voie qui est choisie : décrire quelques reliefs extérieurs que le discours lacanien a heurtés, contournés, érodés, non sans en recevoir une forme et non sans leur en conférer une. On peut appeler cela un matérialisme discursif. (Jean-Claude Milner, voir note 5)

La délimitation, dans notre troisième partie, des champs respectifs des discours *psychologique, philosophique, sociologique*, et enfin *de la science* permettra de mieux cerner la spécificité du discours analytique. Et de faire quelques propositions, dans la dernière partie, sur un *dialogue*, ouvert mais sans compromissions, avec ces autres champs.

2. Pour déjouer l’homonymie *interne* (fantasmes déposés dans des théories), nous proposons l’outil méthodologique qu’est l’Analyse des Logiques Subjectives (A.L.S.), à partir d’un syllogisme pouvant faire consensus :

– Toute demande d’analyse, surtout celle qui est porteuse du désir de devenir analyste, émane d’une structure névrotique, même sans symptômes surajoutés : les sujets pervers, psychotiques ou sains n’ont en principe pas de demande d’analyse ;

– comme d’autre part il n’existe pas d’analyse terminée, puisque le cours en est asymptotique,

– il est logique de s’attendre à trouver chez tout analyste des restes inanalysés de sa structure première.

Tout ce qui sort de la bouche d'un analyste ne saurait de ce fait être tenu pour du discours analytique... La littérature analytique fourmille de conceptualisations suspectes, qui prennent parfois pour alibi la "structure de fiction de la vérité"¹⁵ :

Sur son terrain, [la psychanalyse] se distingue par cet extraordinaire pouvoir d'errance et de confusion, qui fait de sa littérature quelque chose auquel je vous assure qu'il faudra bien peu de recul pour qu'on la fasse rentrer, tout entière, dans la rubrique de ce qu'on appelle les fous littéraires. (Lacan, *Séminaire, Livre XI*, voir note 3).

La théorie des "Quatre Discours" de Lacan pourrait sembler appropriée pour décrire voire expliquer les chemins de la subjectivité inconsciente, y compris dans les dires des analystes eux-mêmes. Mais ses *mathèmes* n'empêchent pas les interprétations multiples et parfois fantaisistes des disciples, et des corrélations avec la clinique souvent douteuses. Après le déclin du mathème décrit par J.-C. Milner dans *L'Œuvre Claire*, ils subsistent parfois paradoxalement comme une certaine forme de propagande, dans la répétition consciencieuse mais peu éclairée qu'en font les disciples, résultat situé aux antipodes de la "transmissibilité intégrale" souhaitée. Ce constat nous a conduit à proposer une approche qui s'en inspire et s'en démarque : l'Analyse des Logiques Subjectives (A.L.S.), méthode originale d'analyse de discours développée, publiée et enseignée depuis près de trente ans. Refusant les formules ambiguës et peut-être prématurées des "Quatre Discours" pour repartir humblement du mot à mot des énoncés du discours courant, celle-ci décrit des *parlers* qui ne recoupent qu'en partie les *discours* de Lacan. Ceci n'empêche nullement la compatibilité de l'A.L.S. avec les prémisses lacaniennes dont elle se veut l'héritière critique, et qu'à nos parlers s'applique par définition ce que J.-C. Milner dit des "Quatre discours" (voir note 5) :

Plus profondément, on peut se souvenir qu'un discours ainsi défini n'est en soi rien d'autre qu'un ensemble de règles de synonymie et de non-synonymie. [...] 'dire qu'il y a coupure entre deux discours, c'est seulement dire qu'aucune des propositions de l'un n'est synonyme d'aucune des propositions de l'autre'. [...] On en conclura qu'il ne peut y avoir de synonymies — s'il en existe — qu'à l'intérieur d'un même discours et qu'entre discours différents les seules ressemblances possibles relèvent de *l'homonymie*. (*souligné par nous*)

Il s'agit donc d'une méthode d'analyse des mots (*lexèmes*) d'un texte parlé ou écrit qui travaille, sans recourir à la communication non-verbale, sur la sémantique des métaphores en vue d'en déduire la structure identificatoire du locuteur et les réseaux de sympathie ou d'antipathie qu'il génère.

15 Ce qui n'est tout de même pas une raison pour aller chercher mi-dit à quatorze heures...

Prenant en compte le sens des mots non pas globalement (contenu, thèmes) mais en le décomposant en “atomes de sens”, donc à un niveau micro-sémantique, elle permet de trouver des invariants subjectifs indépendants du sujet abordé dans le corpus. Résumons-en très schématiquement les principes (on lira l'exposé complet dans l'article *Linguistique et psychanalyse : pour une approche logiciste* (voir note 4).

L'A.L.S. reprend les thèses connues : « l'inconscient c'est le discours de l'Autre » et : « le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre, car c'est en tant qu'Autre qu'il désire », en les reformulant ainsi :

- C'est le discours parental qui détermine, non de façon linéaire mais avec des transformations elles-mêmes “programmées”, le discours fantasmatique de l'enfant, différemment selon qu'il est idéalisé ou rejeté (pour commencer par les cas extrêmes). L'enfant, identifié au texte du désir parental, qualifiera et traitera désormais tout objet (y compris lui-même et son parent) comme on l'a qualifié et souhaité le traiter. C'est la satisfaction *du parent*, et non la sienne, qu'il exprime et recherche à son insu. Les *adjectifs* extraits des appréciations du parent, et les *verbes* décrivant le sort qu'il souhaite à l'enfant, fourniront les atomes valorisés dans les énoncés fantasmatiques, et constitutifs des *séries*.

- Ces adjectifs décrivent l'objet tel qu'il est jugé par le parent (**beau**, *laid*, **conforme**, *inattendu*, etc.), et tel qu'il devrait être pour rendre possible l'action que le parent veut exercer sur lui ou le comportement qu'il en attend : *léger*... pour mieux s'en débarrasser s'il est « un **fardeau** », **prudent** s'il s'agit de le **protéger**.

- Les verbes, eux, décrivent l'attitude du parent devant l'enfant idéalisé : **aimer, adorer, prendre au sérieux, respecter, regarder, voir, contempler, posséder, maîtriser, garder, protéger, enfermer, retenir, contenir, isoler, incorporer** (métaphorisé en **manger**), **nourrir, remplir**, etc., ou devant l'enfant non désiré : verbes exprimant *la déception, la surprise, l'étonnement, la peur, l'horreur; haïr, détester, maudire, ne pas prendre au sérieux, tourner en dérision, ainsi que les moyens de se débarrasser d'un tel enfant, de le faire changer, ou de l'ignorer*, tous ces mots étant valorisés secondairement chez l'adulte que cet enfant deviendra.

Les verbes exprimant le souhait du parent se retrouveront dans le discours de l'enfant à la voix *active, passive, et pronominale*. C'est là tout simplement la thèse freudo-lacanianne de la “réversibilité du sujet et de l'objet dans le fantasme”.

Ainsi la profération par le parent d'énoncés sur l'enfant désiré ou rejeté (cas plus complexes décrits ci-dessous) va mettre en mouvement la répétition d'une série d'éléments verbaux qui vont gouverner à son insu, et dans les dires et dans les actes, la fantasmatique de l'enfant puis celle de l'adulte.

- Les traits sémantiques minimaux (“atomes”) extraits de ces verbes et adjectifs vont constituer deux “séries”, cette *binarité* étant caractéristique de la *logique à tiers-exclu* du fantasme :

- La série “A” (série *destruction-disparition-éloignement-changement*) concerne l’extérieur, le changement, le désordre, la destruction de l’ancien. Elle se compose d’adjectifs simples comme : *ouvert, souple, varié, changeant, nouveau, libre...*

- La série “B” (**conservation-intégrité-stabilité**) concerne au contraire l’intérieur, le **non-changement**, l’ordre, la **conservation**, et se compose d’adjectifs comme : **sérieux, ferme, stable, ancien, durable**. (Dans tout ce qui suit, pour faciliter leur repérage, les mots A figureront en italique, et les mots B en **gras**).

- Les mots complexes – adjectifs complexes, noms, verbes et adverbes – seront traités comme des “molécules” dont le sens peut se décomposer en atomes A ou B, et ainsi rattachés, sauf exception, aux séries de même nom.

- La “valeur” associée à chaque mot est la résonance qu’a ce mot pour celui qui le dit. Elle peut être positive, négative, neutre ou indécidable. Elle peut changer chez un locuteur donné selon les moments ou les périodes de la vie. On reconnaît dans cette association la *connexion signifiant-affect* de l’identification subjective. En combinant, pour chaque mot *pertinent* (voir les critères dans l’article précité) d’un texte, sa série et sa valeur, on obtient des “points de vue”, qui peuvent eux aussi changer selon les instants ou les âges de la vie.

- Le point de vue “extraverti” (désigné par **E**) valorise la série A et dévalorise la série B, ce qui peut se noter : **A+** = **B-** = **E**. Ce point de vue choisira donc ses mots dans la série A pour présenter ce qu’il aime, et dans la série B pour présenter ce qu’il critique, n’aime pas ou même redoute.

- Le point de vue “introverti” (désigné par **I**) valorise la série B et dévalorise la série A, ce qui peut se noter : **B+** = **A-** = **I**. Ses choix seront donc l’inverse des précédents.

Cette notion de point de vue “instantané” (pour le seul mot qu’on analyse) peut être étendue à tout un texte, qui présente en général une dominante “**I**” ou “**E**”, sauf pour le parler “hésitant” décrit plus bas.

- Les *parlers*, “héritiers critiques” des *Discours* de Lacan, sont l’extension, cette fois à l’échelle d’une vie entière, de la notion de point de vue, recoupant la notion empirique de personnalité et la notion psychanalytique d’identification : chacun joue “sa” biographie comme un acteur dit “son” texte, *en fait écrit par un autre...* Ces parlers (dialectes subjectifs ou “*subjilectes*”), au nombre de quatre

principaux, recombinent de l'adolescence à la fin de la vie les deux points de vue "I" et "E", ce qui aboutit à :

1. Un parler "conservateur" ($I \rightarrow I$), correspondant en gros à la personnalité obsessionnelle (Alceste) : "introverti incorruptible", qui commence "I" et finit "I".

2. Un parler "changement/destruction" ($E \rightarrow E$), correspondant grosso modo à la personnalité hystérique (Célimène... ou Mesrine) : "extraverti incorrigible", qui commence "E" et finit "E". Ce parler connaît deux variantes selon que la métaphore est "sublimée" ou passée à l'acte, suivant la gravité du rejet parental. Si la version "bénigne" (changement) peut être socialement encouragée pour sa créativité, sa version "maligne" (destruction) se rencontre chez des sujets portés à l'extrême violence : "ennemis publics", "tueurs en série", "criminels de guerre".

3. Un parler "hésitant" (**I ou E**, abréviation de l'oscillation $I \rightarrow E \rightarrow I \rightarrow E$ etc.), en gros la personnalité phobique (Philinte) : "éternel indécis", oscillant toute sa vie entre "I" et "E". Résultant de l'ambivalence parentale, il présente une alternance, voire la juxtaposition en discours, de termes des deux séries. La notion de parler "**I ou E**" aide à mieux comprendre pourquoi les phobiques typiques sont à la fois *agoraphobes* (point de vue I) et *claustrophobes* (point de vue E).

4. Un parler "du progrès" ou "constructeur" ($E \rightarrow I$), sans équivalent clinique (Marie-Madeleine... ou Henry Ford) : "extraverti repent", qui commence "E" et finit "I". Dans ce parler de la rédemption, de la réparation, qui est entre autres celui de l'ambitieux, de l'arriviste, du self-made man, la biographie en deux étapes résulterait d'un jugement en deux temps, où le parent rejette au début un enfant jugé non conforme à son attente, puis « se fait une raison » et remédie au "défaut" naturel par l'éducation, la "construction de la personnalité de l'enfant". Ce parler ne correspond à aucune structure névrotique répertoriée, car il passe inaperçu (la *vox populi* le considérant comme un parcours normal : « il faut bien que jeunesse se passe »), ou est l'objet soit d'une réprobation morale soit d'un éloge inconditionnel¹⁶.

L'existence de *combinaisons de parlars* ("E → I raté", "entreprenant", "attentiste" etc., non présentés ici) montre que la liste actuelle des possibilités, non limitative, se constitue empiriquement, sur le terrain, avant de se chercher une explication théorique, et que l'adéquation à l'observation est préférée à la combinatoire "aveugle".

16 (Jean-Jacques Pinto, voir note 4) : « La confusion possible entre *discours obsessionnel* et *discours de l'Université* est surmontée grâce à notre terminologie (parler "conservateur" et parler "constructeur"). En effet Lacan tient souvent ces deux désignations pour synonymes. Or la logique du parler "I → I" (homologue du discours obsessionnel) rend impossible son assimilation au discours universitaire (homologue du parler "E → I") : le premier suppose une *perfection initiale*, une "science infuse" incompatible avec l'acquisition de connaissances nouvelles (l'obsessionnel est "d'une ignorance crasse", et néanmoins pédant) ; le second suppose une *perfectibilité secondaire* et permet de "se remplir de savoir" pour racheter une jeunesse "folle" et peu studieuse, et acquérir la respectabilité qu'on n'avait pas au départ. »

Les mêmes raisons qui nous ont dissuadé de travailler sur le texte des séances (productions verbales obtenues par la technique d'association libre) valent pour expliquer pourquoi l'A.L.S. ne peut s'appliquer directement à la "cure" psychanalytique. En revanche, elle peut être appliquée au discours écrit ou retranscrit des analystes. C'est donc cet outil d'analyse qui sera appliqué dans notre troisième partie...

III. Abordons à présent le second balayage de la problématique, dont les éléments vont être reconsidérés et analysés plus méthodiquement.

A. Déjouant l'homonymie *externe* entre le discours psychanalytique et les discours "voisins", la démarche épistémologique, freudo-lacanienne ou autre, se propose donc de mieux cerner la spécificité du discours analytique en délimitant les champs respectifs des discours *psychologique, philosophique, sociologique*, et enfin *de la science* :

– *La psychologie* est distinguée nettement, voire sévèrement de la psychanalyse par Lacan, dans des termes explicites quant aux différences dans leur *objet* et dans leur *démarche* :

Dire que la doctrine freudienne est une psychologie est une équivoque grossière. (*La direction de la cure*)

Le *moi* tel qu'il opère dans l'expérience analytique, n'a rien à faire avec l'unité supposée de la réalité du sujet que la psychologie dite générale abstrait comme instituée dans ses « fonctions synthétiques ». (*Introduction au commentaire de Jean Hyppolite*)

Nous récusons [...] ce qui s'est déjà constitué [...] sous le nom de psychologie. Précisément de ce que nous allons démontrer que la fonction du sujet telle que l'instaure l'expérience freudienne, disqualifie à la racine ce qui sous ce titre ne fait, de quelque forme qu'on en rhabille les prémisses, que perpétuer un cadre académique. Le critère en est l'unité du sujet qui est un des présupposés de cette sorte de psychologie [...] comme s'il s'agissait du retour d'un certain sujet de la connaissance ou s'il fallait *que le psychique se fît valoir comme doublant l'organisme*. Nous ne parlons pas bien entendu de cet extraordinaire transfert latéral, par où viennent se retremper dans la psychanalyse les catégories d'une psychologie qui en réinvigore ses bas emplois d'exploitation sociale. Pour la raison que nous avons dite, nous considérons le sort de la psychologie comme scellé sans rémission. Rien donc, dans notre biais pour situer Freud, qui s'ordonne de l'astrologie judiciaire où trempe le psychologue. Rien qui procède de la qualité, voire

de l'intensif, ni d'aucune phénoménologie dont puisse se rassurer l'idéalisme. (*Subversion du sujet et dialectique du désir*)

La psychologie [...] a découvert les moyens de se survivre dans les offices qu'elle offre à la technocratie ; voire, comme conclut d'un humour vraiment swiftien un article sensationnel de Canguilhem : dans une glissade de toboggan du Panthéon à la Préfecture de Police. Aussi bien est-ce au niveau de la sélection du créateur dans la science, du recrutement de la recherche et de son entretien, que la psychologie rencontrera son échec. (*La science et la vérité*) (J. Lacan, *Écrits*).

(Notons de façon annexe l'effort de délimitation *interne* cette-fois de la psychanalyse moderne d'avec ce qui pourrait dans la psychanalyse classique subsister d'extra-analytique. Outre la remise en question des métaphores *énergétiques* et *biologiques* chez Freud, il s'agit de se défaire des hésitations freudiennes sur la notion psycho-philosophique de *représentation*.¹⁷)

– *Le discours philosophique* baigne, aux yeux de l'épistémologie freudienne, dans l'Imaginaire car il repose sur la notion d'*être* qu'il se propose de décrire et de comprendre sous forme de grands systèmes spéculatifs (conceptions du monde). Ces grands systèmes (Platon, Kant, Hegel, Nietzsche, etc.) forcent l'admiration et le respect par leur ingéniosité, subtilité, complexité, et parfois cohérence, mais, tels les règles de nos jeux de cartes (belote, bridge, poker) ils ne renvoient qu'à eux-mêmes sans contact proprement démontrable avec le réel physique ou humain, sans réfutabilité logique ou expérimentale, sans applications efficaces, sans pouvoir prédictif, avec en revanche un penchant normatif souvent très prononcé (idéalisme

17 Dans son article *La métaphysique, c'est l'hystérie* (*Le Portique*, Revue électronique, 2 | 1998 : Freud et la philosophie) Marc Morali souligne : "Freud partait d'une tentative d'inscrire sur un appareil psychique modélisé les avancées et enseignements issus de sa pratique. [...] Néanmoins, cette tentative véhicule une notion du corps qui va montrer les limites qu'elle impose à sa théorie. Car Freud s'est empêtré dans la notion de représentation : « Cet inconscient auquel Freud ne comprenait rien, ce sont des représentations inconscientes. *Unbewusste Vorstellungen*, j'ai essayé de fomenter cela pour l'instituer au niveau du symbolique, qui n'a rien n'a faire avec des représentations [...] l'inconscient n'a de corps que de mots. [...] L'idée de représentation inconsciente est une idée totalement vide, folle. C'est une abstraction qui ôte au Réel tout son poids concret » (J. Lacan, *Propos sur l'hystérie*, 1977). Sur le concept d'inconscient, Lacan s'était déjà séparé de Freud dès 1976. Il tire ici une des conditions de ce franchissement. Cela le conduit alors à souligner la propension de l'hystérique à se retrancher derrière des représentations de circonstances, concluant par une formule péremptoire : la métaphysique, c'est l'hystérie. Comme il n'a jamais cessé de le répéter, Lacan est lecteur de Freud, précisément parce qu'il sait que Freud anticipe scientifiquement la déconstruction de la métaphysique (Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1963) : « Je pense que pour une bonne part, la conception mythologique du monde [...] n'est pas autre qu'une psychologie projetée dans le monde. L'obscur connaissance des facteurs et faits psychiques de l'inconscient (autrement dit la perception endopsychique) se reflète [...] dans la construction d'une réalité suprasensible que la science transforme en une psychologie de l'inconscient. On pourrait se donner pour tâche de décomposer les mythes relatifs à Dieu, au bien et au mal, et de traduire la métaphysique en métapsychologie »."

platonicien, morale kantienne par exemple). Plaisir esthétique considérable, séduction majeure pour les esprits cultivés, pure esthétique et pure séduction qui lui vaudraient légitimement la qualification d'*art* ou d'*ingénierie para-littéraire*, mais en aucun cas celui d'un savoir opérant au plan cognitif¹⁸...

Contrairement à la science moderne et à la psychanalyse, la philosophie semble méconnaître (sauf exceptions) *l'intrication de l'observateur et de la chose observée* : le *sujet* philosophique, tout comme le Moi, instance imaginaire de méconnaissance, contemple et dissèque le *monde* dont il ne fait pas partie et des lois duquel il s'excepte¹⁹.

18 Nous ne parlons ici que de philosophie spéculative, et non de philosophie des sciences, synonyme d'épistémologie.

Dans l'article *La psychanalyse n'est pas une école de sagesse*, Le Portique n°2 | 1998 : Freud et la philosophie, Patrice Fabrizi écrit, non sans humour, dans le paragraphe *Visions du monde et bonnets de nuit* :

“Ce désir philosophique, on sait que Freud, à l'orée de ses découvertes, s'en méfiait, au point de se priver de la lecture de certaines œuvres, dont celle de Nietzsche. Il s'en justifiait par la crainte que la démarche spéculative du philosophe et la rencontre soudaine d'intuitions communes eussent pu le rendre aveugle à l'objection des faits et du matériau clinique. Prudence positiviste, de l'avis de Freud. [...] Il y a du transcendantal (origine phylogénétique de l'Œdipe pour Freud, logique du signifiant depuis Lacan), ce n'est pas une raison pour donner dans le délire théorique, l'expérience doit rester la pierre de touche.

On ne s'étonnera donc pas (trop) de voir Freud, dans la 35e des *Nouvelles conférences* critiquer la philosophie au même titre que la religion, réduire leurs productions à des systèmes dogmatiques et complets, des *Weltanschauung(en)*, des « construction(s) intellectuelle(s) qui résolv(ent), de façon homogène, tous les problèmes de notre existence à partir d'une hypothèse qui commande le tout, où, par conséquent, aucun problème ne reste ouvert, et où tout ce à quoi nous nous intéressons trouve sa place déterminée ». À cet égard, un passage de cette même 35e conférence pourrait être éclairant. Il s'agit d'un petit distique de Heine, cité donc par Freud, et qui raille le philosophe :

« Avec ses bonnets de nuit et les loques de sa robe de chambre, il bouche les trous de l'édifice du monde »... ”.

19 J.-C. Milner, *L'Œuvre claire, chapitre II* : « ... 'il n'y a rien qui soit hors univers'. Le sujet n'est pas un hors-univers. [...] Qu'il n'y ait rien hors de l'univers est difficile à imaginer. De là la récurrence des figures du hors-univers, Dieu, l'Homme, le Moi, qu'on excepte de l'univers et qui constituent cet univers en un Tout. Cette propriété d'exception reçoit des noms divers : l'âme, instance en l'homme de ce qui l'apparente à Dieu. Quand l'*epistèmè* le céda à la science moderne, l'âme fit place à la conscience.

La psychanalyse reprend le problème de l'univers et le résout ainsi : le concept de ce qu'il y a un univers, de ce que rien ne s'en excepte, pas même l'Homme, c'est le concept qui dit non à la conscience, c'est l'inconscient. Si la conscience et la science de soi (*philosophique*) rassemblent les privilèges de l'homme, comme exception au Tout, la négation dont Freud affecte la conscience frappe d'obsolescence ces privilèges. Ce mouvement atteint aussi l'âme, et en même temps la figure de Dieu, en tant qu'elle serait le hors-univers par excellence. [...] La science requiert l'univers, qui frappe d'impossible tout hors-univers [...]. Un système de propositions visant l'inconscient ne peut s'accomplir que dans la science moderne et l'univers qu'elle fonde. Rabelais : “*science sans conscience*”, et, pour cette seule raison, “*ruine de l'âme*”. La science n'est accomplie qu'en se faisant la science de ce qu'il n'y a pas de conscience et pas d'âme. (voir Lacan, *l'Étourdit* : « Pour être le langage le plus propre au discours scientifique, la mathématique est la

L'homonymie *externe* entre discours philosophique et discours psychanalytique se voit également exemplifiée par Milner (*ibidem*) dans la disjonction qu'il opère entre deux sens opposés du mot *mort* :

La psychanalyse est une doctrine de l'univers *infini* et *contingent*. Ainsi s'éclaire sa doctrine de la mort et de la sexualité.

Pour beaucoup la mort est la marque même de la *finitude*. Mais la psychanalyse suit le lemme moderne, pour qui la finitude n'existe pas, et en donne une version spécifique : 'en tant qu'elle est une marque de finitude, la mort n'est rien dans l'analyse', ou : 'la mort ne compte dans l'analyse qu'en tant qu'elle est une marque d'infinité', ou : 'la mort n'est rien, sinon l'objet d'une pulsion' (fondement du concept de pulsion de mort).

On en conclura : – que le mot de mort est un foyer d'*homonymies* entre *fini* et *infini*²⁰, – qu'est incompatible avec la possibilité de la psychanalyse toute philosophie où la mort compte en tant que marque de la finitude, – en particulier : si pour Heidegger l'être pour la mort est être pour la finitude, alors la *doctrine de la psychanalyse de Lacan est antinomique de la philosophie de Heidegger*, et réciproquement.

Devant les charmes du discours philosophique, on peut donc être captivé, saisi, mais en aucun cas *dessaisi*...

– *Le discours sociologique* nous est trop insuffisamment connu pour que nous puissions appuyer sur des arguments épistémologiques précis sa démarcation d'avec le champ de la psychanalyse. Plus modestement, un travail non publié sur la violence scolaire nous avait conduit à examiner quelques arguments tant logiques qu'empiriques sur le rôle respectif des facteurs inconscients et des facteurs sociaux, culturels, économiques, idéologiques dans la genèse de la violence en général. Si l'on prouve que celle-ci implique (au moins) l'intervention de deux facteurs, par exemple le facteur inconscient et le facteur socio-économique, rien ne dit alors qu'ils interviennent simultanément et avec une importance égale. Ils sont parfois dissociés. Deux exemples empiriques :

(*Accents*, magazine du Conseil Général des Bouches-du-Rhône, n° 25) :

Accents : Quel est le rôle de la brigade des mineurs ?

science sans conscience dont fait promesse notre bon Rabelais, celle à laquelle un philosophe ne peut que rester bouché »)... ».

20 Ce type d'homonymies est précisément celui qu'explorera plus loin notre Analyse des Logiques Subjectives.

Danièle Laborde : Nous traitons des cas de syndromes du bébé secoué, de fugues, d'abus sexuels, de viols, d'exhibition, de violences graves, de violences "habituelles commises sur mineurs" ...

Accents : Quelle est la situation à Marseille ?

Danièle Laborde : Il faut savoir que *la maltraitance n'est pas une affaire de pauvreté, ni de classe sociale*, mais d'individus, avec toutes les déviances et les dérives que la *condition humaine* comporte.

(*Le Monde*, vendredi 27 décembre 2002) :

Terrorisme: la pauvreté n'est pas coupable : Une étude portant sur 350 personnes engagées dans l'Armée rouge japonaise, la Bande à Baader, l'I.R.A ou les Brigades rouges a montré que les deux tiers des auteurs d'attentats ont fait des études supérieures et sont de milieux aisés.

Opposer au contexte fantasmatique et biographique d'une naissance des facteurs d'ordre socio-économiques contemporains du comportement violent observé opère un changement de plan et une négligence de la chronologie. Ni le désir d'enfant, ni son accueil dans la famille ne peuvent être liés de manière systématique aux conditions sociales, lesquelles ne seront perçues et intégrées par l'enfant que bien après tout ce qui va modeler sa personnalité inconsciente. Anticipons sur une argumentation future plus élaborée en disant, sous forme métaphorique : le bateau connaît le *port de pêche* (la famille et ses désirs inconscients) avant l'*océan* (le "social") ou, pour user d'alexandrins :

*"Avant de se savoir bourgeois ou prolétaire,
L'enfant perçoit d'abord le désir de sa mère"*

– Le discours de la science

J.-C. Milner (*L'Œuvre claire*) analyse très finement comment la psychanalyse n'aurait pu exister sans la science moderne, tout en s'en démarquant ensuite pour se tenir vis-à-vis d'elle à une distance que nous dirons volontiers "respectueuse", terme qui annonce les *relations spécifiques* que ces deux discours peuvent selon nous entretenir et les perspectives que nous développerons dans la dernière partie.

Condensons à l'extrême cette analyse subtile et précise. Lacan (*Écrits : La science et la vérité*) pose une équation : « le sujet sur quoi nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science », sans affirmer que la psychanalyse elle-même soit une science : le fait que « sa *praxis* n'implique d'autre

sujet que celui de la science » est « à distinguer de la question de savoir si la psychanalyse est une science »²¹.

Le sujet freudien, en tant que la psychanalyse freudienne est intrinsèquement moderne, ne saurait être rien d'autre que le sujet cartésien. La physique mathématisée élimine toutes les qualités des existants ; une théorie du sujet qui souhaite répondre à une telle physique devra dépouiller le sujet de toute qualité. Corrélat sans qualités supposé à une pensée sans qualités (le Cogito), cet existant – nommé sujet par Lacan – répond au geste de la science moderne. C'est le sujet de la science.

Or la pensée sans qualités n'est pas seulement appropriée à la science moderne, mais aussi nécessaire à fonder l'inconscient freudien. Constat de Freud : il y a de la pensée dans le rêve – c'est ce qu'établissent la *Traumdeutung* et les œuvres ultérieures. Donc la pensée n'est pas un corollaire de la conscience de soi. Dire que le sujet n'a pas la conscience de soi comme propriété constitutive, c'est rectifier la tradition philosophique. La psychanalyse entend donc la notion de sujet plus strictement qu'aucune autre doctrine. Avec netteté, elle sépare deux entités : à l'une, la conscience de soi peut sans contradiction être supposée ne pas être essentielle ; à l'autre, la conscience de soi ne peut sans contradiction être supposée ne pas être essentielle. La première seule répond aux requêtes de la science ; on l'appellera donc le sujet de la science, aussi bien sujet *cartésien* et sujet *freudien*. Quant à la seconde, le nom de *Moi* peut lui convenir autant qu'un autre.

La science moderne est *galiléenne*, c'est-à-dire *empirique* et *mathématisée* : – la mathématique peut épeler tout l'empirique, sans égard à aucune hiérarchie de l'être allant du moins parfait au plus parfait ; – la mathématique intervient par ce qu'elle a de littéral, c'est-à-dire par le calcul, plutôt que par la démonstration ; – la mathématique épelle l'empirique comme tel, en ce qu'il a de passager, de non parfait, d'opaque. Les nombres ne fonctionnent plus comme Nombres, clés d'or du Même, mais comme lettres, et doivent saisir le divers en ce qu'il a d'incessamment autre. L'empirique est littéralisable en tant qu'empirique ; la littéralisation n'est pas idéalisation.

Les propositions suivantes, qui se tirent à la fois de Freud et de Lacan : 'le Moi a horreur de la science' ; 'le Moi a horreur de la lettre comme telle' ; 'l'imaginaire comme tel est radicalement étranger à la science moderne' ; et surtout '*la science*

21 Milner, *ibidem* : « À l'égard de l'opération analytique, la science ne joue pas le rôle d'un point idéal ; au contraire, elle structure de manière interne la matière même de son objet. La psychanalyse trouvera en elle-même les fondements de ses principes et de ses méthodes. Mieux, elle pourra questionner la science : "Qu'est-ce qu'une science qui inclut la psychanalyse ?" ».

La science elle-même pourrait se révéler la forme la plus consistante d'une activité qu'on nommera l'*analyse* et qui se retrouve dans toutes les régions du savoir. De cette analyse, la psychanalyse proposerait comme un point idéal, organisateur du champ épistémologique et permettant de s'y orienter. Loin qu'elle consente à l'idéal de la science, il lui revient de construire pour la science un idéal de l'analyse ».

moderne, en tant que littérale, dissout l'imaginaire vont trouver dans notre quatrième partie une résonance particulière quant aux relations psychanalyse / science.

B. Déjouer l'homonymie *interne* (les fantasmes déposés dans des théories) peut se faire entre autres, nous l'avons vu, au moyen de l'Analyse des Logiques Subjectives, cette héritière critique des “Quatre discours”, en décrivant les *dialectes* de la subjectivité inconsciente dans les dires des analystes eux-mêmes.

Ainsi, en ce qui concerne le discours sur les buts assignés à l'analyse comme pratique, il peut exister une complicité inconsciente entre l'analyste et son patient dans un fantasme commun, lorsqu'ils partagent le même parler, ce que l'A.L.S. peut aider à détecter. Or de tels fantasmes retentissent sur la pratique et les effets des analyses, qui dans ce cas, au lieu de renvoyer dos à dos toutes les identifications pour tendre vers le *désêtre*, la *destitution subjective*, la *traversée du fantasme* (Lacan), reconduisent l'analysant dans un discours névrotique seulement habillé de jargon pseudo-analytique. Ils peuvent être formulés :

– Dans les termes du parler “conservateur” : **retrouver un équilibre** psychique *perturbé* par la névrose, **restaurer la complétude perdue** en visant à la **restitutio ad integrum** après une *décompensation*.

– Ou dans les termes du parler “hésitant”, à la recherche du compromis, du juste milieu entre les extrêmes : “*hystériser* les **obsessionnels**” et “**obsessionnaliser** les *hystériques*”.

– Dans les termes du parler “constructeur” : il y a, bien sûr, la psychanalyse “à l'américaine” avec son **orthopédie** du Moi **redressant** le Moi *'tordu'* et *faible* du névrosé pour l'identifier au Moi fort de l'analyste ; mais aussi ces deux métaphores de la prise de valeur, celle du travail enrichissant et celle de la salutaire guérison psychique (d'un esprit imaginé comme un double du corps), qui peuvent se combiner dans un précipité si stable qu'il n'éveille même plus l'attention : le “travail thérapeutique”, réendossant toutes les métaphores médicales des débuts de la psychanalyse, et, partant, les critiques extérieures sur l'inefficacité de celle-ci en matière de guérison.

– Et enfin, dans les termes du parler du “changement”, avec les fantasmes de *libération*, de *renouveau*, de *assouplissement* psychique, de *levée* des **résistances**, de *ouverture dialectique*.

Pour ce qui est des théorisations, L'A.L.S., suivant en cela notre définition récursive (“l'analyse, c'est l'analyse des fantasmes sur l'analyse”), a son rôle à jouer dans le tri nécessaire à effectuer, dans la jungle luxuriante des productions “analytiques”, entre les fausses pistes (banalement fantasmatiques) et les

hypothèses potentiellement intéressantes, *qu'il faudra encore, pour les réfuter ou les corroborer, confronter aux données de l'expérience clinique*. Deux exemples :

– Le parler “constructeur” fait sentir ses effets dans des fantasmes insus ou assumés sous-tendant l'arrivisme et l'auto-promotion : la croyance en *l'individu* psychique, ce roi détrôné, peut tenter sa “Restauration” subreptice sous le pseudonyme équivoque du “sujet singulier” qui ambitionne de parler “en son nom propre”. On retrouve là le *self-made man* qui cherche à “se faire un nom”, avec la republication dans des ouvrages signés de textes anonymes parus dans *Scilicet*, « les procédés dont s'habille *l'infatuation universitaire* quand il s'agit de se faire *auteur* aux dépens de ce que j'ai dit » (Lacan, *déjà cité*), voire telle ou telle procédure pour conserver le monopole d'un héritage d'exploitation contestée.

– Avec le parler du “changement” pourra s'observer chez les disciples une fétichisation “sincère” de termes polysémiques comme *désir* ou **mort**, et de métaphores endormies potentiellement ambiguës fournies par les aînés, comme *fente, refente, faille, trou, manque, perte, déchet*, ou **forclusion, holophrase, gélification de la chaîne**, termes et métaphores entendus et promus (comme le montre le contexte de leur emploi) du point de vue banalement “extraverti” et non plus comme des concepts analytiques. Rien n'interdirait d'ailleurs d'interroger en amont le discours de ces aînés eux-mêmes (par exemple sur les justifications qu'ils donnent de certaines modifications de la technique) à la lumière de l'analyse de leurs métaphores...

Ce constat de survivance des fantasmes déposés dans les théories et dans les buts assignés à l'analyse aura une conséquence, évoquée dans notre conclusion, à propos des *différends* qui surviennent entre les porte-paroles du discours analytique et leurs critiques.

C. Ici peut se révéler utile une mise en perspective des places respectives du discours psychanalytique, du discours de la science et de l'Analyse des Logiques Subjectives. Elle s'aidera d'un schéma construit sur une alternative à la triade “*Réel, Symbolique, Imaginaire*” de Lacan, alternative proposée pour surmonter les difficultés suivantes :

– variations au cours du temps dans la définition des trois termes chez Lacan lui-même, phénomène légitime dans l'évolution d'une discipline. Leur formalisation, à juste titre entreprise par Lacan, se heurte à des difficultés remarquablement exposées par J.-C. Milner dans *L'Œuvre claire*.

– désaccord et confusion chez les disciples sur les définitions et acceptations de ces termes

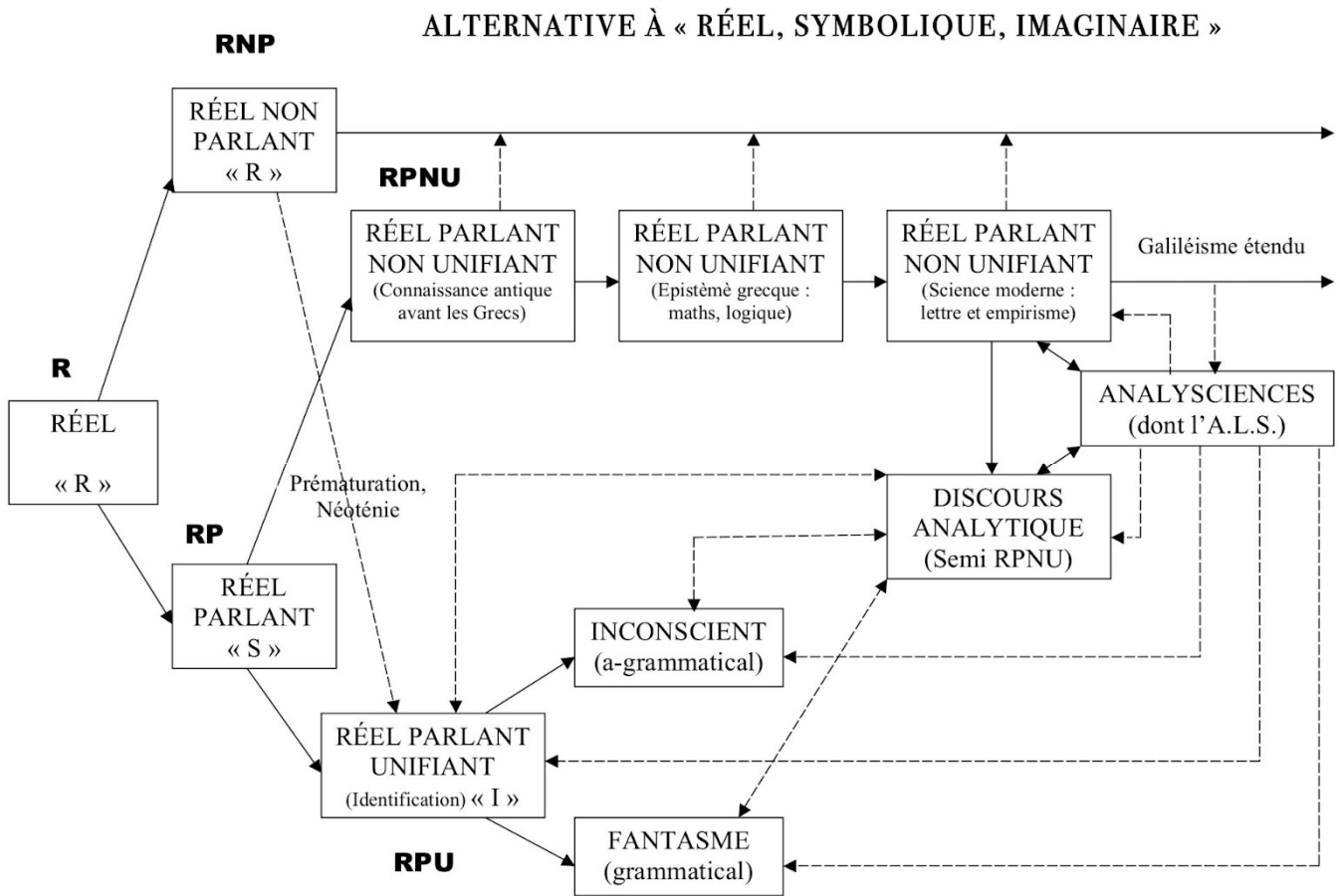
– la mise en relation chronologique, – en fait hiérarchisée –, des trois vocables est sujette à tractations : les “Au commencement était le Verbe” ou “Tout

est langage” sont le contresens le plus criant chez certains analystes, qui veulent que le Symbolique précède le Réel. D'autres, avec des expressions comme “accéder au Symbolique”, veulent que ce dernier soit précédé par l'Imaginaire, confondant ainsi l'imaginaire animal (*pré-verbal*) avec l'Imaginaire humain uniquement permis par le langage, donc *post-verbal*. De nombreux passages tirés des textes de Lacan montrent que, pour lui, après la phase “pré-classique” où il les introduit dans l'ordre S, I, R (calqué sur l'ordre *Signifiant, Signifié, Référent* de la linguistique), le seul ordre logique et chronologique devient et restera R, S, I : Réel, *puis* Symbolique, *puis* Imaginaire.

Souscrivant dans l'ensemble à la critique de J.-C. Milner²² (*ibidem*) sur l'évolution finalement négative de la prometteuse tentative borroméenne, nous n'aborderons pas ici le nouage des termes R, S et I.

Pour toutes les raisons précitées, nous proposons une terminologie différente, recourant à des qualificatifs positionnés sur le schéma ci-dessous, temporellement orienté de gauche à droite :

22 « Monstration par monstration, le nœud a entravé le mi-dire en tant que moyen du bien dire, mais les entraves du mi-dire et l'inaccessibilité du bien dire sont une abolition de l'inconscient. Si non seulement le silence est requis, mais aussi possible ('tu dois te taire, donc tu le peux'), c'est que la vérité ne parle pas et que l'inconscient n'existe pas. Il n'y a pas de chose freudienne. Si Wittgenstein l'emporte, si le nœud l'emporte sur l'écrit, Lacan n'est pas seul détruit. »



1. *Réel*, désigné par la lettre R : il est difficile d'éviter l'adjectif substantivé, donc de ne pas dire "le Réel". Lacan donne à ce terme des sens différents et subtils. Pour le moment nous considèrerons qu'il désigne ce qu'étudient les sciences exactes, de la physique des particules jusqu'à la biologie, avec leur formalisation logico-mathématique. À nouveau en 1974, dans sa conférence à Rome intitulée *Le triomphe de la religion*, Lacan réaffirme : « Le symptôme, ce n'est pas encore vraiment le réel. [...] Mais le réel réel, si je puis dire, le vrai réel, c'est celui auquel nous pouvons accéder par une voie tout à fait précise, qui est *la voie scientifique*. C'est la voie des *petites équations*. », et plus loin il évoque : « [...] le réel auquel nous accédons avec des *petites formules*, le vrai réel » (souligné par nous).

2. *Réel parlant*, désigné par RP : quelque chose "dans le Réel" se met à parler, de façon impersonnelle et involontaire. L'humain, le *parlêtre* traversé de ce *Réel parlant* n'en est ni l'auteur ni le maître. RP correspond à ce que Lacan nomme *Symbolique*. Lacan signale cette filiation en disant « Il y a du signifiant à déchiffrer dans le réel », ou encore « Le signifiant, c'est de la matière qui se transcende en langage », mais ce n'est pas une mince affaire que d'expliquer comment...

3. *Réel non parlant*, RNP : désigne ce qui “dans le Réel” continue à ne pas parler, et qui - comme le Réel qu'en fait il prolonge - deviendra l'objet des “sciences exactes”. La prolongation de R par RNP correspond toutefois à une partie seulement de ce que Lacan nomme *Réel*.

4. *Réel Parlant Unifiant*, RPU : quelque chose “dans le Réel Parlant” se met à fonctionner de telle sorte que la fiction de l'Un apparaît (“être”, “totalité”, “unité”, “indivisibilité”, “identité à soi-même”, etc., ce “Un-de-sens” ne devant pas être confondu avec le “Un comptable”). C'est l'*Imaginaire* de Lacan. L'être parlant traversé de ce *Réel Parlant Unifiant* se prend (*identification subjective*) pour quelqu'un, qui serait l'auteur et le maître du langage, ce qui est un leurre puisque en fait « ce qui parle sans le savoir me fait *je*, sujet du verbe » (Lacan). Le RPU, tissu des objets qu'étudient les “Sciences Humaines”, subsiste hélas dans leur discours qui procède par métaphores et entités, ce qui est épistémologiquement problématique²³. On verra que le RPU subsiste également en partie dans le discours psychanalytique.

Une flèche portant les mots “prématuration - *néoténie*” indique sur le schéma que c'est cette caractéristique, venue du Réel Non Parlant (biologie humaine), qui favorise l'apparition du RPU ; « Sans cette béance qui l'aliène à sa propre image [la béance qu'ouvre cette prématuration], cette symbiose avec le symbolique n'aurait pu se produire, où il se constitue comme sujet à la mort. » (Lacan, *Écrits*)

Deux rejetons à ce RPU : *l'inconscient* (a-grammatical dans les rébus, calembours, contrepèteries, anagrammes, où il brise les unités lexicales, “les mots”), et *le fantasme* (grammatical, car, consistant en une formule phrastique, il respecte “les mots” et leur séquence temporelle, syntagmatique).

De cette énumération il ressort qu'à travers ses diverses différenciations, il n'y a que du *Réel*. Pourrait-il en être autrement ?

Une fois rebaptisés les termes de Lacan, il est possible de leur ajouter des termes nommant d'autres aspects du *Réel Parlant* (le “*Symbolique*” de Lacan) qui jouent un rôle épistémologique particulier :

5. *Réel Parlant Non Unifiant*, RPNU : c'est cette branche *cognitive* du “Réel Parlant” qui va progressivement démentir les énoncés totalisants quand à la description du Réel, et qui amorce - chemin en dents de scie à travers la connaissance antique et l'*épistèmè* grecque - le mouvement vers l'écriture logico-mathématique des “sciences exactes” (la science galiléenne combinant *empiricité* et *formalisation*).

6. *Le discours analytique*, branché en dérivation sur le RPNU dans sa version *science moderne* : c'est celle-ci en effet qui (Milner, *ibidem*) permet

23 Voir mon article (version électronique) : *Métaphore et connaissance*, HAL - Sciences de l'Homme et de la Société <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00802474>

l'apparition de ce discours. Il n'est qu'à moitié du RPNU (*Réel Parlant Non Unifiant*) car, comme la science le fait pour le Réel, il dément certes les énoncés unifiants quand à la description du psychisme humain. Mais *Imaginaire, inconscient et fantasme* continuent de l'imprégner, comme le montre entre autres l'A.L.S., d'où les flèches pointillées à double sens. La psychanalyse, permise par la science, est une *discipline désimagarisante*, mais ce n'est pas une science.

7. *Les analysciences* (disciplines-passerelles entre psychanalyse et science) permettent le dialogue entre la science moderne (dotée de méthode, mais *s'aveuglant* "volontairement" quant à la subjectivité) et la psychanalyse (voyante quant à la subjectivité, mais souvent *paralytique* quant à la méthode...). L'A.L.S. figure parmi ces analysciences²⁴, bénéficiant d'une démarche logiciste relevant du *galiléisme étendu* (voir notre quatrième partie), et trouvant ses applications (flèches pointillées à sens unique cette fois) tant dans la description des aspects *subjectifs* de la découverte en science que dans la description *méthodique* de la subjectivité (surtout pour le fantasme, en partie pour l'Imaginaire, mais en aucun cas pour l'inconscient a-grammatical...).

IV. Notre quatrième partie expose à présent quelques propositions et perspectives résultant de ces analyses, et conclut sur une invitation à renouveler sur certains points la teneur du discours analytique...

A. *Le principe d'économie* dans l'expérience et dans la théorisation analytiques

Un tel principe ne peut s'appliquer que rétro-activement, après-coup, et non d'emblée, ce qu'exprime notre définition récursive (*l'analyse, c'est l'analyse des fantasmes sur l'analyse...*) : ce sont les découvertes ultérieures faites dans les analyses à mesure qu'elles se déroulent qui amènent à revoir les versions initiales du dispositif analytique (exemple du rôle joué par le transfert), et à en remanier tel ou tel élément. Le minimum constitué par la paire *règle d'association libre / non-réponse de l'analyste* suffit à engendrer une série de phénomènes partagés (« les analystes font partie de l'inconscient ») dont les menus détails ne peuvent être divulgués tels quels. Faisons l'hypothèse qu'une majorité des critiques porterait de ce fait, faute d'accès direct à ces "données", sur le corpus d'interprétations – délivrées par les seuls analystes – d'un champ "d'observation" imaginé dès lors comme la chasse gardée de grands prêtres d'un temple dont les mystères restent

24 Une *analyscience* serait, selon une définition encore à peaufiner, une discipline *hybride* entre psychanalyse et science, à savoir : – soit une ébauche de science incluant l'examen de la subjectivité du sujet connaissant ; – soit une ébauche de science s'intéressant à une forme d'inconscient (ex : les recherches expérimentales sur l'inconscient cognitif, qui n'est bien sûr pas le même que l'inconscient subjectif) ; – soit un sous-ensemble de la psychanalyse traitant d'un champ spécifique de la subjectivité, utilisant des méthodes scientifiques (*galiléisme étendu*), et validé selon des critères scientifiques comme ceux de *l'analyse logiciste* de J.-C. Gardin. Ceci sera repris dans notre quatrième partie.

inaccessibles au profane. La négation expéditive de ces phénomènes dans un “*athéisme idolâtre*”, bien éloigné du doute scientifique, en est la rançon.

N'appartient-il pas dans ce cas aux analystes de reprendre et rénover l'effort entrepris avec la revue *Scilicet* (« tu peux savoir ») et le Champ Freudien, quelles qu'en soient les limites, par une mise à plat critique des chemins de la mise en concepts, accessible aux non-analysés (convaincus de la probité des témoignages cliniques sous-jacents), et puisant le moins possible dans des savoirs constitués, si éclairants soient-ils ?

Si l'on considère comme établi que le dispositif analytique induit une désidentification laborieuse – *Durcharbeitung* –, alors cet épiluchage clinique de l'oignon psychique pourrait trouver son répondant dans le recours au rasoir d'Ockham pour les concepts théoriques : « *Entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem* », « Les entités ne doivent pas être multipliées par-delà ce qui est nécessaire ». Une critique de l'inflation du vocabulaire surimposé à l'expérience est souhaitable. L'algèbre et la topologie lacanienne, dans leur sobriété, semblent un effort à prolonger, à la condition de ne pas les exiler dans des collages surréalistes coupés de l'expérience.

Dans le travail sur les concepts, pourquoi ne pas accepter d'aller, quitte à devoir en revenir, jusqu'à la limite de notre définition récursive, s'il est vrai que les fantasmes sur l'analyse peuvent se continuer dans ces concepts ? Et ne pas oser se demander par exemple, à rebours de Lacan et à partir du dispositif minimal, si l'interprétation est un élément nécessaire et décisif de l'analyse ? Si l'interprétation revient à l'analysant, si les assemblages signifiants se défont (“ce n'était que ça”) en laissant le temps au temps sans que l'analyste – qui ne serait en fait qu'un *catalyste* – joue les mouches du coche, les inquiétudes de Lacan quant à la dissolution du transfert et son empressement clairement verbalisé à la hâter ne seraient-ils pas un fantasme à analyser dans le mot-à-mot même de son texte²⁵ ? Simple hypothèse “extrême” offerte à la cogitation...

B. Un *dialogue partiel* est possible entre la psychanalyse et ces autres champs que sont la psychologie, la sociologie et la philosophie, mais à certaines conditions.

25 Par exemple (Lacan, *Écrits*) : « On voit là un des écueils que doit éviter l'analyste, et le principe du transfert dans ce qu'il a d'interminable. C'est pourquoi une *vacillation calculée de la “neutralité” de l'analyste*, peut valoir pour une hystérique plus que toutes les interprétations, au risque de l'affolement qui peut en résulter. » et « Nous n'en dirions pas tant si nous n'étions pas convaincu qu'à expérimenter en un moment, venu à sa conclusion, de notre expérience, ce qu'on a appelé *nos séances courtes*, nous avons pu faire venir au jour chez tel sujet mâle, des fantasmes de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne, dans un délai où autrement nous en aurions encore été à écouter ses spéculations sur l'art de Dostoïevski. »

Puisque le sujet divisé que la psychanalyse décrit (en le mettant au partitif : il y a “du sujet”) n'est plus ni le sujet *individuel* de la *psychologie*, ni le sujet *collectif* de la *sociologie*²⁶, ni l'*être* de la *philosophie*, l'homonymie apparaît indéniable et insurmontable. L'échange avec ces discours ne peut être que d'ordre cognitif, informatif pour les deux premiers (qui procèdent d'un donné pratique et expérimental), et “culturel-critique” avec le discours philosophique spéculatif (qui en est, lui, déconnecté) – de même qu'avec la littérature, domaine que faute de temps et de place nous n'avons pu aborder ici.

Pour reprendre la métaphore de Milner sur « la présence des corps voisins, les reliefs extérieurs que le discours lacanien a heurtés, contournés, érodés, non sans en recevoir une forme et non sans leur en conférer une », acceptons avec tolérance le voisinage de ces discours, mais sans compromissions ni collusions paralogiques (confusion sincère) ou sophistiques (arrivisme universitaire duplice) en nous souvenant que Lacan peut actuellement, aux États-Unis, être avec Derrida étudié comme... philosophe !

C. Les relations spécifiques entre psychanalyse et discours de la science

Le seul dialogue vraiment prometteur est à développer selon nous avec la science, quand elle ne jargonne pas à son tour dans une des idéologies qui la caricaturent (*De l'extinction du poppérisme*²⁷ reste encore à écrire !). À distance “respectueuse”, disions-nous, pour inviter au respect mutuel dans l'inter-critique et la complémentarité. Voyons sur quelles bases :

- “*La science moderne, en tant que littéraire, dissout l'imaginaire*”, dit Milner. Comme s'y efforce la psychanalyse. En effet science et psychanalyse ont en commun le *non-tout*, le *non-sens*, la dissolution de la notion d'*être* : la science “*épluche l'oignon*” physique, l'analyse “*épluche l'oignon*” psychique (note 23).

- Sur l'existence du déterminisme (fût-ce sous la forme du *chaos déterministe*), il y a accord entre le discours scientifique et la psychanalyse, laquelle postule le déterminisme de la vie psychique.

26 « Le groupe se définit d'être une unité synchrone dont les éléments sont les individus. Mais un sujet n'est pas un individu. » (Jacques Lacan, *Lettre parue dans Le Matin du 10.3.80*). Analyse détaillée dans l'article de Jean-Jacques Pinto & Eliane Pons, E. *Groupe, individu, sujet*, Psychodrame, n°62, SEPT, Paris, 1981

27 De l'extinction du paupérisme est un ouvrage de Louis-Napoléon Bonaparte publié en 1844... Indépendamment des postulats qu'elle se donne pour avancer, la science engendre elle-même ses idéologies, à propagande heureusement limitée : positivisme, rationalisme et empirisme, dès qu'ils s'érigent en idéal, nourris par des fantasmes que le scientifique veut ignorer voire forclore. Ceci nous conduit naturellement à poser avec Karl Popper la question des savoirs dogmatiques, sans souscrire à chacune des réponses qu'il y apporte, et en nous demandant sur quels points le poppérisme serait lui-même... réfutable !

- Comme la science, la psychanalyse (en principe, mais hélas pas toujours en pratique...) :

- a un versant technique induisant certaines transformations *réelles* (symptômes, personnalité) :

- a parfois un pouvoir *prédictif* lié à l'énoncé de règles empiriques et à une ébauche de formalisation ;

- est *descriptive* et non *normative*, sans idéal de vie ni direction de conscience, en un mot agnostique ;

- et conduit donc, comme la science moderne, à une forme d'*antiphilosophie*.

- Enfin la psychanalyse rencontre elle aussi (transfert/contre-transfert) *l'intrication de l'observateur et de la chose observée*, phénomène mis en lumière au XXème siècle dans ces deux branches du savoir.

Mais, comme on l'a vu, elle reste d'une part (au voisinage des discours universitaires) sujette à des mésalliances avec les discours philosophique, sociologique, psychologique etc., d'autre part (limites des analyses "individuelles") imprégnée de la "triade subjective" *Imaginaire, Inconscient, Fantasme*.

La psychanalyse moderne n'a aucune critique pertinente à adresser à la démarche scientifique. Elle dit seulement que la science a jusqu'à présent eu besoin, pour fonctionner, de tourner le dos à la subjectivité, de la laisser à la porte du laboratoire, donc de s'interdire, par construction même, de la prendre pour objet d'étude. Disons que la science est ici "l'aveugle". Elle s'aveugle pour avancer, et y réussit.

La psychanalyse, elle, "voit" (... entend) et lit la subjectivité, mais manque souvent de "jambes" méthodologiques pour faire avancer ses hypothèses... Les disciples ne s'intéressent parfois qu'aux maîtres auxquels ils vouent un culte anachronique, se reposant sur les lauriers de leurs initiateurs. Faible transmissibilité et secret des dieux risquent de faire de la psychanalyse actuelle "le paralytique"...

Or science et psychanalyse ont en commun les points cruciaux précités. Mais l'aînée et la cadette se comportent en sœurs ennemies, dans une inter-critique stérile prenant parfois une allure idéologique. La nécessité d'une négociation et de passerelles se fait sentir.

Nous plaidons ici, comme la fable de Florian, pour une coopération entre l'aveugle et le paralytique.

Le dépassement des antagonismes passe par la reconnaissance de ces manques respectifs (la science amputée de la subjectivité n'avance qu'aspirée par le trou noir du réel qui se dérobe, et il serait paradoxal que l'analyse, qui met le *manque* au centre de sa théorisation, ne puisse s'assumer manquante...), et

également par l'effort de dissiper un malentendu à propos de *critères de scientificité* :

Il semble opportun de renvoyer dos à dos deux travers caricaturaux : d'un côté l'impérialisme des Sciences Exactes prétendant coloniser les Sciences dites Humaines : *nombre-roi*, positivisme des *faits*, dominance du *général* sur le *particulier* ; de l'autre le flou artistique, voire *autistique* de ceux qui en Sciences Conjecturales et en psychanalyse rejettent toute formalisation²⁸.

– La *statistique* avec son arsenal quantitatif est critiquable dans ces Sciences du parlêtre car le langage humain n'est pas un code biunivoque (polyvalence des hiéroglyphes, polysémie du mot “régime”...) :

Nous nous séparons donc d'un point de vue largement répandu, selon lequel il n'y a de science que du *quantifiable*. Nous dirons plutôt : il n'y a de science que du *mathématisable* et il y a mathématisation dès qu'il y a *littéralisation* et fonctionnement aveugle. » (J.-C. Milner, *Introduction à une science du langage*)

– Le *cas particulier* et la *loi générale*

Une des critiques des Sciences Exactes à la psychanalyse repose sur l'idée fautive qu'il n'y a de science que du général (Aristote). Or la loi statistique résultant de la méthode inductive peut se révéler, on l'a vu, non pertinente quand le langage est en jeu. Inversement, une analyse exhaustive d'un cas précis et limité dans une monographie, si elle est matériellement communicable, est tout aussi généralisable et vaut tout autant qu'une collection de cas traités par la méthode inductive.

– Le terme “fait” en science doit être redéfini de façon moins naïve et moins grossière : la linguistique travaille sur des corpus transcrits ou enregistrés, le “fait linguistique” est bien matériel.

Une des passerelles que nous nommons *analysciences* pourrait ainsi user de la linguistique, élément mixte et dénominateur commun pour mettre d'accord les psychanalystes et les scientifiques, puisque les uns parlent d'un inconscient-langage qui se lit comme une écriture, et que les autres ne peuvent nier qu'il y ait matérialité du langage et que la science elle-même passe par le langage pour atteindre à la formule écrite.

Le structuralisme, né avec la linguistique saussurienne et enterré trop tôt, est à réhabiliter en partie, une fois débarrassé des effets de mode qui l'ont entouré. L'approche structuraliste résout l'opposition entre approche *positiviste* à la

28 Il n'y a pas, comme le croient les positivistes ou leurs adversaires amateurs de paranormal, une opposition binaire *rationnel/irrationnel*, mais trois termes : *rationnel*, *irrationnel*, *logique*, le logique (*logos* !) structurant de façon différente le rationnel et l'irrationnel. Et *la logique de l'irrationnel*, c'est la psychanalyse, quand toutefois elle veut bien être logique !

recherche de *faits* et approche *compréhensive* fondée sur *l'introspection* : il y a une objectivité, une *matérialité logicisable* du discours de l'acteur social, ou du locuteur, ou de l'analysant indépendamment de *l'exactitude* de ce à quoi il se réfère. J.-C. Milner parle de “*Galiléisme étendu*” :

À sa manière, le structuralisme en linguistique est lui aussi une méthode de réduction des qualités sensibles. [...] On peut parler ici d'une *mathématisation étendue*, rigoureuse et contrainte, mais aussi *autonome* relativement à l'appareil mathématique. La linguistique devint dans les années 50 une discipline aussi *littérale* que l'algèbre ou la logique, mais indépendante d'elles, avec des succès empiriques pour l'ensemble des langues naturelles Elle se comportait strictement en *science galiléenne*. *Galiléisme étendu* fondé sur une mathématique *étendue*, et étendu à des objets inédits.

Cet objet était le langage, qui sépare l'espèce humaine du règne de la nature. De même, l'anthropologie lévi-straussienne obtenait, avec des méthodes comparables appliquées à des objets non naturels – les systèmes de parenté –, une présentation exhaustive, exacte et démonstrative des fonctionnements. L'appui que Lévi-Strauss trouvait dans la linguistique résidait dans une analogie des procédures et surtout des points de vue constituants.

Sur ce fondement, linguistique et anthropologie, s'est déployé un mouvement de pensée dont l'unité méthodologique et l'importance épistémologique ne font aucun doute. Que Lacan, dont le rapport au *galiléisme* est principiel, et qui saisit son objet plus du côté de la culture que de la nature, ait été compté au rang des structuralistes, cela est éminemment explicable. » (*L'Œuvre Claire*)

Une autre facette du galiléisme étendu se rencontre dans l'*analyse logiciste* des corpus textuels de Jean-Claude Gardin. Cette méthodologie de validation des énoncés en Sciences Humaines offre une modélisation *logique* aussi rigoureuse que celle des mathématiques²⁹, mais *non quantitative*, avec :

– **la validation interne** des modèles théoriques et des analyses d'experts, soit “à la main”, en mettant par écrit les règles d'expertise et en les faisant “tourner” sur des exemples ; soit par la confection de Systèmes-experts, programmes informatiques simulant par des techniques d'Intelligence Artificielle le raisonnement de l'expert (tête bien faite), et pas seulement son érudition (tête bien pleine), ce à quoi une simple base de données suffirait. Cette validation permet la vérification de la *cohérence du raisonnement de l'expert*, détecte la tricherie consciente ou la méconnaissance inconsciente, évite la tentation de plaquer sa “grille d'interprétation” sur le corpus. Elle et correspond à l'exigence de

29 Jean-Claude Gardin, M.-S. Lagrange, J. M. Martin, J. Molino, J. Natali-Smit, *La logique du plausible, Essais d'épistémologie pratique en sciences humaines*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1987

formalisation dans la science galiléenne. Mais on risque alors de n'aboutir qu'à une cohérence "paranoïaque", coupée du réel : le lien avec l'expérience, *l'empiricité*, n'existe pas, on peut avoir la validité sans l'exactitude.

– D'où le second volet : **la validation externe** de ces analyses par la *fabrication de simulacres*. Elle correspond à l'exigence *d'empiricité* dans la science galiléenne. L'aspect théorique en est formulé par Gardin : « Seuls le *pastiche* et la *fabrication de faux* à partir des règles de description constituent une validation externe du corpus ». La simulation, la reproduction artificielle "à s'y méprendre" de tout ou partie des aspects de l'objet étudié atteste que les règles de description de l'expert sont non seulement cohérentes mais également efficaces.

Au sein des analysiologies pouvant contribuer au dialogue entre science et psychanalyse, l'Analyse des Logiques Subjectives, très schématiquement définie comme une "*microsémantique du fantasme*", répond à un certain nombre des critères évoqués ci-dessus : démarche logiciste relevant du *galiléisme étendu* et s'efforçant de satisfaire aux critères de validation de J.-C. Gardin³⁰ ; modélisation, à base linguistique – augmentée de la dimension de l'inconscient, d'objets et de structures relevant de la psychanalyse et des Sciences de la culture dans des corpus de discours courant ; méthode opérationnelle, efficace, reproductible, corroborable et utilisable par les non-experts.

Elle pourrait dès lors s'inscrire dans un nouveau courant de recherches faisant dialoguer, sur le mode logiciste, science et psychanalyse par le biais de la modélisation, avec pour horizon commun ce que J.-C. Milner, dans *L'Œuvre claire*, nomme *l'Analyse* (voir note 19).

Mais les passerelles ne sont que des passerelles, les domaines eux sont distincts, et la meilleure manière de travailler de façon complémentaire est de se partager les tâches différentes dans ces champs complémentaires, avec des méthodes différentes, sans incursion ni annexion, dans une éthique de recherche d'exactitude et de vérité(s) mi-dit(e)s qui conforte le respect mutuel et dissuade les détracteurs.

Pour conclure...

Parcourir d'un "*diagnostic différentiel*" les propositions de l'argument initial, pour faire émerger les points de bifurcation et d'équivoque où le discours analytique peut se laisser piéger par *l'homonymie*, nous a conduit à avancer deux *définitions-limite* de l'analyse comme pratique et comme théorie.

³⁰ En simulant par menus fragments le résultat de l'identification *subjective*, donc en inaugurant une "*subjectivité artificielle*"...

Des outils méthodologiques, l'un très général (recours à l'épistémologie), l'autre plus spécifique (l'Analyse des Logiques Subjectives) nous ont ensuite permis d'affiner ce diagnostic différentiel en : – un “diagnostic différentiel *externe*” délimitant le discours analytique d'avec certains discours voisins dont les séductions peuvent occasionner un import-export conceptuel, mais au prix d'un effet collatéral : les critiques peu informés ou peu scrupuleux pourront dès lors indûment attaquer la psychanalyse sur ces terrains qui ne sont pas le sien ; – et un “diagnostic différentiel *interne*” portant sur la survivance d'éléments fantasmatiques dans les productions théoriques des analystes, et le moyen d'en aborder la *description méthodique*.

Nous espérons avoir montré, dans la dernière partie, qu'après clarification des relations avec les autres discours et “assainissement” de la *fabrique de concepts* analytiques, le discours de la science pourrait devenir durablement pour la psychanalyse un interlocuteur différent des autres : il y a plus à gagner qu'à perdre à entretenir avec lui non pas une collaboration directe, puisque objets, méthodes et buts ne se superposent pas, mais une stimulation mutuelle à questionner, pour les renouveler, les fondements de l'un et l'autre discours, sur fond d'une écoute respectueuse, par chacun, de son “autre”.

Ainsi pourrait se voir enrichie dans les prochaines années, dans ce double mouvement, *interne* de remise en question *méthodique*, et *externe* de dialogue dans la complémentarité, la teneur du discours analytique...

Le constat de survivance des fantasmes déposés dans les théories et dans les buts assignés à l'analyse nous conduit à proposer une dernière remarque à propos des *différends* survenant entre les porte-paroles du discours analytique et leurs critiques. De même que Lacan (*Écrits*) souligne « On croit faire preuve d'audace à s'intéresser aux effets qu'y aurait la personne de l'analyste. [...] Pensez de quelle hauteur d'âme nous témoignons à nous montrer dans notre argile être faits de la même pâte que ceux que nous pétrissons. », de même y aurait-il à la fois une saine humilité et une ressource digne d'intérêt à nous souvenir de ceci : malgré les deux “longueurs d'avance” que sont notre propre analyse et les enseignements au parfum parfois élitiste qui nous ont été légués, nous sommes encore et toujours faits de la même pâte inconsciente que ceux qui, de bonne ou de mauvaise foi, nous critiquent. Cette continuité indique que non seulement la remise en question peut et doit se faire autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, mais qu'elle ne doit pas méconnaître que les adversaires en présence partagent largement les mêmes règles du jeu fantasmatique et imaginaire. « Pourquoi tant de haine » ? Mais pourquoi justement les analystes devraient-ils s'en étonner, si sur cette bande de Möebius de la condition humaine où tous les parlêtres sont compagnons de galère... « l'envers c'est les autres » ?

Un mot pour finir : Pierre Marie³¹ rappelle que la psychanalyse n'aurait pu être fondée sans l'agnosticisme de Freud qui est, d'emblée, une position épistémologique.

Il y a là un petit espoir pour nos quelques propositions d'inspiration épistémologique, qui pourraient alors ne pas rester au stade de... *vœux pieux* – s'il est avéré que le discours analytique est un... *dit agnostique*.

31 Pierre Marie, *Psychanalyse, psychothérapie : quelles différences ?* Aubier, Paris, 2004